

Pouchkine En Turquie

Jean-Louis MATTEI*

RESUME

En 1829, Alexandre Sergueïevitch Pouchkine était le plus célèbre écrivain russe de son époque. Nicolas I er se méfiait de lui mais l'admirait. Pouchkine ne partit jamais en Europe occidentale, cependant le tsar lui permit d'aller en Turquie lors de l'expédition de 1829. Nicolas I er pensait en effet que le poète allait composer une épopée à la gloire de l'armée russe. Pouchkine n'écrivit jamais l'épopée en question mais nous a laissé mieux: ce journal de voyage à Erzurum, précieux témoignage sur l'empire ottoman. Partant du texte original en russe de Pouchkine, l'auteur tente d'analyser les rapports du célèbre poète avec l'Orient et la Turquie en particulier.

Admiration et dérision. Déception et respect devant l'âme turque, tout cela se trouve dans ce document.

Le grand poète est peut-être passé à côté d'un grand sujet: le pays qui s'offrait à lui mais qu'il ne fit qu'entrevoir.

ÖZET

1829 yılında A.S. Puşkin devrinin en ünlü Rus şairiydi. I. Nikolay ona şüphıyla bakıyordu, fakat aynı zamanda yetenekli kişiliğine karşı hayranlık besliyordu. Puşkin, Batı Avrupa'ya hiç bir zaman gitmedi, buna karşın, 1829 seferinde, Çar Nikolay ona Türkiye'ye gitmek için izin verdi.

* Uludağ Üniv. Eğitim Fak. Fransız Dili Eğitimi Anabilim Dalı Öğr. Elemanı

Nitekim, salt hükümdar, Puşkin'den Rus ordusunun şerefine ithaf edilen bir destan bekliyordu. Puşkin, söz konusu destanı hiç bir zaman yazmadı, fakat Osmanlı İmparatorluğu üzerine değerli bir belge olan bize Erzurum Yolculuğu günlüğünü bıraktı. Puşkin'in rusça orijinal metnini kaynak olarak alan yazar, ünlü şairin Doğu ve özellikle Türkiye ile ilişkilerini iderlemeye çalışıyor. Hayranlık bazan da acı bir alay. Hayal kırıklığı ve Türk ruhu önünde saygı, bu belgede bütün bunlar bulunuyor. Büyük şair, farkında olmadan büyük bir konuyu belki ihmal etti: bu ülke ona kendini karşılıksız teslim ediyordu fakat o, gerçek değerini algılayamadı.

Le règne de Mahmut II fut marqué en particulier par la dissolution du corps des Janissaires en 1826.

Saluée sous le nom de "Vaka-i hayriye", c'est-à-dire "l'événement heureux", cette dissolution supprimait un Etat dans l'Etat et marquait la continuation du processus des réformes amorcé par Selim III. Mais l'Empire ottoman en proie déjà à l'intervention des grande puissances, en ressortait affaibli pour un temps, puisque c'était tout son système militaire qui devait être refondu.

On assista donc à la formation des "Asakir-i Mansure-i Muhammediye", "les soldats victorieux mahométans".

Trois ans après, la Russie devait déclarer la guerre à l'Empire ottoman, et la Turquie eut à se battre sur deux fronts, à l'Ouest et à l'Est. C'est dans ces conditions peu favorables que la guerre russo-turque avait été engagée.

En Russie, c'était le règne du tsar Nicolas I er, autocrate s'il en fut, puisqu'il organisa l'écrasement de la révolte des "Décembristes", interrogeant personnellement les conjurés prisonniers.

L'homme le plus marquant dans la littérature russe de l'époque, Alexandre Sergueïevitch Pouchkine, était leur ami ¹.

Son activité était très diverse ainsi que son goût pour les langues et l'on sait qu'il connaissait aussi bien le français, l'italien et l'anglais, que le latin.

Mais l'esprit curieux de Pouchkine était également attiré par l'Orient. Nous verrons dans quelles proportions au cours de cet article.

Les Russes furent longtemps considérés eux-mêmes comme un peuple oriental par les autres européens.

Le goût de Pouchkine pour un certain exotisme se dévoile dans nombre de nouvelles courtes ou inachevées comme "Yégipiétskié Notchi" (Les nuits égyptiennes), "Kırcalı", "Roman na Kavkazskikh vodakh" (Roman sur les eaux du Caucase).

1 Pouchkine avait été exilé des Saint-Pétersbourg. Il ne participa donc pas à la révolte des Decembristes (1825).

Mais c'est surtout "Poutiéshestvié v Arzroum vo vrimia pokhoda 1829 goda" (Voyage à Erzurum à l'époque de la campagne de 1829), qui nous intéresse².

Ce journal de voyage en cinq chapitres nous livre les réflexions et les idées du poète en contact avec l'Orient et surtout avec la Turquie.

Les guerres ont toujours été, hélas, un des moyens les plus répandus pour le tourisme! Notons tout de même que c'est en observateur et non en soldat que Pouchkine prendra part à l'expédition.

Il nous a laissé un auto-croquis le représentant sur son cheval, une lance à la main, vêtu d'un épais manteau à longs poils, la tête recouverte de ce qu'il est convenu d'appeler un chapeau-cloche, les joues ornées d'une barbe de plusieurs semaines...

C'est en ce curieux équipage que nous pouvons l'imaginer durant une grande partie de la campagne. Cependant, au début, il voyage seul pour rejoindre l'armée russe en Turquie.

Si son passage à Tiflis et en Arménie n'entre pas tout à fait dans le cadre de notre sujet, remarquons néanmoins que la Géorgie et l'Arménie sont déjà pour lui des contrées orientales.

Ses impressions culinaires ne sont pas très favorables puisqu'il préfère de loin le pain noir russe (tchorny khleb) au maudit "çörek"³ que lui offrent des Arméniens de Turquie.

Il ressent de l'émotion à passer l'Arpa Çay, frontière traditionnelle entre la Russie et la Turquie car c'est la première fois qu'il va à l'étranger, mais comme cette rive était déjà conquise il note malgré tout: "Je me trouvais encore en Russie".

Pouchkine approche ainsi de Kars et il a un guide turc, un jeune homme "affreusement bavard" qui lui tient des discours en turc auxquels il ne comprend rien au début.

Et puis il finit par saisir qu'il injurie souvent les Russes.

Sans doute l'a-t-il pris, lui, pour un étranger d'une autre nationalité car, comme nous l'avons dit, il ne porte pas d'uniforme.

2 Nous avons pris comme texte de référence en russe le journal de voyage de Pouchkine à Erzurum tiré du livre "A.S. Poushkin.. Romany i Poviesti. Izdatiel'stvo Khoudojestvienna-ya Literatoura, Moskva 1971".

Nous avons également contrôlé plusieurs points délicats avec la traduction en turc de Zeki Başımar ("Erzurum Yolculuğu" Yenigün Yayınevi, İstanbul. Date de publication probable dans les années soixante).

3 Le çörek est en réalité d'origine turque. Mais à dire la vérité, les Arméniens se le sont approprié comme beaucoup de recettes turques et le présentent comme typiquement arménien.

Les Russes sont les envahisseurs, il ne faut pas l'oublier, mais son guide prendra sa défense même après avoir deviné sa nationalité, au moment où une dispute éclatera entre Pouchkine et d'autres Turcs, quand notre poète voudra se reposer dans une habitation en pierre, sans en demander à personne la permission, il faut bien le dire...

Les mots appris par Pouchkine en turc, jusqu'à ce moment où il approche de Kars conquis par ses compatriotes, peuvent apparemment être qualifiés de "turc de survie". Il arrive ainsi à dire: "Ver bana at" (Donne-moi un cheval)⁴.

Ce que font d'ailleurs les villageois moyennant une somme d'argent, et Pouchkine de noter: "J'aurais dû commencer par là".

Les premiers contacts avec les Turcs sont donc plutôt tendus, mais n'oublions pas que Pouchkine ne devait pas en mener large dans une terre étrangère en guerre avec son propre pays.

Remarquons aussi que les Turcs ne le molestèrent pas malgré quelques gestes malheureux qu'il eut, comme celui de sortir sa "nagaïka"⁵ à l'issue d'une dispute trop vive.

Cependant, après avoir rejoint le camp du général Raievski⁶ notre poète suit de près les opérations militaires, et les descriptions qu'il nous fait nous donnent l'impression que les Turcs sont courageux mais divisés et indisciplinés.

Pouchkine n'a finalement pas tellement de préjugés contre les Turcs et sa pitié pour l'ennemi se révèle ainsi: à un moment, alors que les Russes poursuivent les Turcs, il écrit: "Mon cheval s'arrêta devant le cadavre d'un jeune Turc, gisant en travers du chemin. Il avait apparemment, dix-huit ans, son pâle visage de jeune fille n'était pas transformé. Son turban avait roulé dans la poussière; sa nuque rasée avait été transpercée par une balle."

Son bon cœur parle de lui-même ensuite quand il écrit plus loin: "Quelques Turcs blessés me firent des signes me prenant vraisemblablement pour un médecin et me demandèrent une aide que je ne pouvais leur donner. Du bois sortit un Turc, pressant sa blessure avec un chiffon ensanglanté. Des soldats s'approchèrent de lui avec l'intention de lui régler son compte, peut-être par humanité. Mais cela me révolta trop; je soutins le malheureux Turc et l'emmenai de force, affaibli et vidé de son sang, au groupe formé par ses camarades. Au près d'eux se trouvait le colonel Anrep. Il fumait amicalement une de leurs pipes bien que des rumeurs circulassent au sujet de la peste qui, aux dires de certains, se serait déclarée dans le camp turc."

4 Ces mots sont en turc dans le texte, transcrits en caractères cyrilliques.

5 Sorte de fouet.

6 Grand ami de Pouchkine, sympathisant des Décembristes

L'auteur ajoute qu'ils étaient en train de parler tranquillement entre eux et que presque tous étaient de jeunes hommes.

L'humanité du poète s'exprime ainsi dans ces lignes.

Visiblement il s'est intéressé à ces hommes et il a salué en eux le courage malheureux.

Un prisonnier plus important l'intéresse aussi: il s'agit de Hakkı Paşa capturé par les cosaques et qui se trouve dans la tente du comte Paskevitch⁷ entouré par des officiers: "Il était assis, les jambes repliées sous lui et fumant la pipe. Il paraissait avoir environ quarante ans. Le sérieux et une profonde tranquillité se peignaient sur son très beau visage.

Quand ils se fut rendu comme prisonnier, il demanda qu'on lui donnât une tasse de café et qu'on lui épargnât les questions."

Comme on le voit, Pouchkine est impressionné par la sérénité toute orientale du pacha.

Après la prise d'Erzurum, un autre pacha capturé avec le "serasker" lui fit une impression particulièrement favorable. C'était un vieillard tout sec très agité qui parlait avec vivacité aux généraux russes: L'un des amis de Pouchkine le présenta au pacha en tant que poète, alors: "Le pacha croisa les mains sur la poitrine et s'inclina devant moi en disant par l'intermédiaire d'un interprète: "Bénié soit l'heure où nous rencontrons un poète. La poète est le frère du derviche. Il n'a ni patrie ni biens terrestres; et alors que nous, pauvres hères, nous nous soucions de la gloire, du pouvoir, des trésors, lui, il reste l'égal des puissants de la terre, et ces derniers s'inclinent devant lui"⁸.

Flatté par ce discours orientalement fleuri, Pouchkine va voir le "serasker" qui, lui, ne le frappe pas particulièrement.

Au sortir de sa tente, il rencontre un jeune homme à demi nu avec un chapeau en peau de mouton sur la tête, un bâton à la main et une outre sur les épaules.

Ledit jeune homme criait à tue-tête. Pouchkine, très surpris de voir cet étrange personnage en ce non moins bizarre accoutrement, demanda qui c'était

7 Le comte Paskevitch (1782-1856) Il prit Erivan à la Perse en 1827 et dirigea l'expédition de 1829 contre la Turquie. Plus tard il réprima des soulèvements en Pologne. Z. Baştımar affirme que Pouchkine ne l'aime pas et lui reproche à mots couverts de se glorifier de son titre de comte. Ils semblent, cependant, si on juge seulement avec le texte que nous avons, avoir entretenu les meilleures relations.

8 "Blagoslovien tchas, kagda vstriechaïem poeta. Poet brat dervichou. On nié imieiet ni otietchestva, ni blak ziemnikh; i miejdou tiem kak mi, biednie zabortimsia o slavié, o vlasti, o sokrovichtchakh, on stoit naravnié s vlastielinami ziemi i iémou pakloniaïoutsia.

et écrit non sans humour: "On me dit que c'était mon frère, le derviche, venu souhaiter la bienvenue aux vainqueurs. On le chassa à grand-peine..."

Au-delà de cette anecdote comique, on peut tirer d'autres renseignements très instructifs de cet assez court journal de voyage de Pouchkine.

Un mot, par exemple, sur la communauté arménienne.

Celle-ci fait un très bon accueil aux Russes.

Lors de la prise d'Erzurum, Pouchkine note: "Les Arméniens s'étaient réunis bruyamment dans les rues étroites.

Leurs enfants couraient devant nos chevaux, se signant et répétant: "Chrétien! Chrétien!"

Les Turcs, eux, se sont rassemblés sur les toits et voient sombrement passer les vainqueurs.

Nous pouvons tirer de ce fait la conclusion que la "nation fidèle" (Millet-i sadika) ne l'est plus, non pas à partir de 1878, mais dès 1829. Ces manifestations ne sont que la préfiguration de ce qui se passera le siècle d'après quand les Arméniens aideront les Russes lors de la première guerre mondiale⁹.

Les Russes sont fêtés non pas en tant que Russes mais en tant que chrétiens.

D'autre part, Pouchkine parle toujours de Turcs et jamais d'Ottomans. Ce concept de communauté ottomane qui maintient l'empire lui est complètement étranger.

Il voit un pays dont la faiblesse réside dans les différences ethniques et religieuses ainsi que dans le manque d'organisation.

Un autre fait révélateur. Juste avant que les Russes entrent à Erzurum, des délégués turcs vinrent apporter les clefs de la ville au comte Paskevitch. Soudain, des coups de canon furent tirés d'Erzurum et quelques boulets passèrent par dessus la tête du comte qui déclara gravement à Pouchkine en français¹⁰: "-Voyez les Turcs, on ne peut jamais se fier à eux."

Mais, renseignements pris, il ne s'agissait pas là d'une quelconque trahison mais de quelques Albanais révoltés et indisciplinés qui avaient désobéi aux ordres du Serasker depuis longtemps d'accord pour livrer la ville.

On se bat donc pour le Sultan, pour le pacha, ou le serasker, mais la notion de patrie turque n'existe pour ainsi dire pas.

9 Il est un fait certain c'est que les Arméniens étaient partout en minorité, même dans l'Arménie historique.

10 Rappelons que le français était la langue "maternelle" de l'élite russe. Tolstoï raconte dans "Guerre et Paix" comment en 1812 les nobles russes, par réaction patriotique s'étaient mis à apprendre... le russe qui n'était parlé autour d'eux que par leurs serviteurs.

L'empire ottoman est en effet engagé dans la phase du "tedenni", du déclin, et il a fort à faire devant les attaques de son puissant voisin aidé par la population arménienne.

Après le départ des Russes, les Turcs auront certainement eu l'impression que leur tolérance envers les Arméniens n'avait pas été appréciée à sa juste valeur, et qu'ils avaient été trahis.

Comme on le sait, les Arméniens répèteront les mêmes erreurs par la suite voulant faire porter aux Turcs l'entière responsabilité de massacres dont ils étaient eux-mêmes fort capables.

En 1829, en tout cas, on ne toucha pas aux Arméniens quoique ceux-ci aient eu tendance à se présenter toujours comme des victimes.

Pouchkine lui-même d'ailleurs semble irrité par cette attitude.

En effet, avant la prise d'Erzurum, des Arméniens vivant dans les montagnes se plainquirent aux Russes que trois jours auparavant les Turcs leur avaient pris leur bétail. Le colonel Anrep n'aurait peut-être pas bougé pour cette affaire mineure à ses yeux, mais ils crut comprendre qu'un détachement de 2.000 Turcs se trouvait dans les montagnes, ce qui changeait tout. Il s'y précipita donc avec un escadron de uhlands. Raïevski le suivit, entraînant avec lui son ami Pouchkine qui n'était pas très "chaud".

Après 20 verstes, ils trouvèrent, dans un village, des uhlands descendus de cheval qui donnaient la chasse, avec leur sabre dégainé, à quelques poules...

Pouchkine poursuit ainsi: "Là, un des habitants raconta à Raïevski qu'il s'agissait de 3.000 boeufs chassés par les Turcs et qu'il serait très facile de les atteindre en deux jours... Raïevski donna l'ordre aux uhlands de cesser la poursuite des poules et enjoignit au colonel Anrep de s'en retourner. Mous fîmes demi-tour... Mais de cette façon, nous avons fait 40 verstes pour sauver la vie à quelques poules arméniennes ce qui ne me parut pas du tout drôle..."

Mais quelles sont les impressions de Pouchkine lorsqu'il visite, enfin, Erzurum?

Ne la cachons pas, c'est une déception à peu près totale.

Il déclare qu'elle est considérée comme la ville principale de la Turquie d'Asie et qu'on dit qu'elle compte 100.000 habitants, mais il trouve ce chiffre exagéré. Ses maisons sont en pierre et leurs toitures sont couvertes de gazon ce qui donne à la ville une allure très étrange vue d'en haut. C'est la ville par laquelle transite le commerce entre l'Europe et l'Orient, mais Pouchkine assure qu'il s'y vend peu de marchandises. Et il cite à l'appui de ses dires Tournefort¹¹

11 Joseph Pitton de Tournefort, voyageur et botaniste français (1656-1708) Pouchkine tire très probablement cette information de "Relation d'un voyage au Levant".

qui écrit qu'un malade peut mourir à Erzurum par impossibilité d'obtenir une cuillerée de rhubarbe alors qu'il y en a de pleins sacs dans la ville.

"Je ne connais pas" écrit Pouchkine "d'expression plus vide de sens que ces mots: la faste oriental¹². Cette expression proverbiale naquit, vraisemblablement, durant les croisades, quand les chevaliers pauvres, laissant les murs nus et les chaises de bois de leurs châteaux, virent pour la première fois des divans rouges, des tapis bariolés et des poignards avec les poignées incrustées de pierres précieuses multicolores. Maintenant on peut dire: la pauvreté orientale, la saleté orientale." Les monuments et le cimetière ne semblent pas davantage l'intéresser. Les mosquées sont "basses et sombres", et dans les tombes de deux ou trois pachas "il n'y a rien d'élégant: aucun goût, aucune pensée..."

Les critiques de Pouchkine sont donc très dures et certainement exagérées. Deux remarques s'imposent: il se conduit la plupart du temps en enfant gâté, et ses contacts avec la population sont très limités.

Les Turcs le prennent tout le temps pour un médecin et cela l'agace. Comment expliquer ses réactions? Il le dit lui-même: l'Orient était pour lui synonyme de faste et de luxe et il ne trouve rien de tout cela à Erzurum. Sans doute son opinion aurait-elle changé s'il avait visité İstanbul.

Mais nous pouvons remarquer que le contact de Pouchkine avec cette région de la Turquie est rapide et donc très superficiel.

L'occupant ne peut certes pas être reçu avec des fleurs et il ne bénéficie pas de l'hospitalité turque.

Une circonstance bien particulière, cependant, réveille l'intérêt de Pouchkine pour l'Orient: quand il s'agit d'aller visiter le harem d'Osman pacha (le serasker) qui demande au comte Paskevitch de protéger les femmes: qui en font partie...

Pouchkine, bien sûr, est "partant". Il s'agit de savoir si les femmes du pacha ont été bien traitées. Les voir serait, évidemment, du dernier exotisme. C'est ainsi que les visiteurs (Pouchkine, le citoyen Abramovitch, et un officier-interprète russe) furent mis en présence d'abord de la mère d'Osman pacha, voilée des pieds à la tête, qu'ils virent par l'interstice de la porte. Abramovitch demanda alors qu'on lui amenât une des femmes du pacha. Pouchkine écrit: "... la vieille partit et au bout d'une minute revint avec une femme couverte tout comme elle, et de dessous le voile s'éleva une voix jeune et agréable."

"Sur ces entrefaites" poursuit le poète "regardant autour de moi, je vis juste au-dessus de la porte elle-même, une petite fenêtre ronde, et à cette petite fenêtre ronde, cinq ou six têtes rondes également avec des yeux noirs remplis de

12 "Aziatskaïa roskoch".

curiosité. Je voulus faire part de ma découverte au citoyen Abramovitch, mais les têtes bougèrent, s'animèrent, et plusieurs: doigts graciles me menacèrent, me donnant à savoir que je devais me taire..."

Tous ces visages étaient agréables, mais il n'y avait aucune véritable beauté: celle qui parlait à la porte avec le citoyen Abramovitch était, vraisemblablement, celle qui commandait le harem, le trésor des coeurs, la rose de l'amour, du moins me le représentais-je ainsi."

"Ainsi", conclut Pouchkine "je vis un harem: cela a été donné à peu d'Européens. Voilà pour vous le matériel pour un roman à l'orientale."

Le dernier souvenir que Pouchkine amènera d'Erzurum sera celui de la peste. Bien qu'ayant peur de cette terrible maladie Pouchkine, vaincu par la curiosité, se décida à se rendre, avec un médecin, au camp où se trouvaient les pestiférés.

Ils nous en rapporte la scène suivante: "Je ne descendis pas de cheval et pris la précaution de rester sous le vent. D'une tente, on nous fit sortir un malade: il était extraordinairement pâle et trébuchait comme un homme ivre. Un autre malade gisait sans connaissance. Comme je regardais: le pestiféré et promettais à ce malheureux un prompt rétablissement¹³, mon attention fut attirée par deux Turcs qui le prirent en main, le déshabillèrent, la palpèrent, comme si la peste n'était rien d'autre qu'un simple rhume. Je le reconnais, j'eus honte de ma poltronnerie occidentale en présence d'une telle égalité d'âme et je retournai le plus vite possible à la ville."

En résumé, Pouchkine ne se départ pas, durant son voyage en Turquie, des belles qualités qu'on était en droit d'attendre de lui: humanité envers les ennemis vaincus et blessés, admiration devant la grandeur d'âme de beaucoup de Turcs. Mais cela ne va pas plus loin: il demeure étranger à l'Orient qui lui reste très extérieur. Ses contacts sont rapides, ses impressions superficielles. ♦

On a l'impression qu'il fait peu d'efforts durant cette campagne pour comprendre le pays qu'il visite. Le sien lui manque. Il n'est finalement lui-même qu'en Russie.

Voilà donc quel fut le seul voyage à l'étranger d'Alexandre Serguïvitch Pouchkine. Il en revint déçu, mais ne lui tenons pas trop rigueur d'être passé à côté de beaucoup de choses.

En effet, Pouchkine ne part pas pour l'Orient avec les prédispositions de Lamartine. Le voyage en Orient est pour lui une curiosité de principe qui ne résiste pas aux faits.

13 Probablement Pouchkine lui a souhaité, en turc: "geçmiş olsun".

Il nous prouve aussi que Pouchkine se veut avant tout occidental, ce qui est assez drôle quand on sait que les Russes sont considérés parfois en Europe de l'Ouest comme un peuple oriental et asiatique!

On pourrait presque dire en guise de conclusion qu'on est toujours l'O-riental de quelqu'un...